

Potsdamerplatz : Deux pans d'histoire en moins

Mercredi 15 novembre. Potsdamerplatz, dans le secteur de Tiergarten. Cette place est autrement symbolique puisque ancien centre ville du Berlin des grandes années. Elle fut colline verdoyante, aujourd'hui c'est un désert.

Dès 8 heures, des ouvriers est-allemands travaillent à abattre deux pans de mur. Un travail de longue haleine, même si un pan n'a qu'une largeur d'un mètre. Ce matin-là, deux mètres disparaîtront : le passage ouvert vendredi a besoin d'être élargi.

Sur les deux cents personnes présentes, une vingtaine de journalistes, une demi-douzaine de policiers ouest-allemands, le même nombre d'ouvriers de l'Est improvisés démolisseurs, et des Grapo, gardes-frontières de RDA.

En position d'observateur, comme tout le monde. Mais avec la complexité d'un Grepo un peu plus à l'Est que d'autres. Un peu mieux située, déjà en RDA. Il faut s'emparer le long des barrières pour laisser rentrer chez eux les nouveaux livres, rentrer le ventre, retenu son souffle. On s'embrasse à la russe sous mon nez. On se promet de se revoir, une autre fois, à l'Ouest.

Brusquement, deux Américaines sautent au cou de « mon » Grepo. Une de chaque côté, la troisième prend la photo. Il se repousse gentiment. « Na, machts schon » (1), répète-t-il en trouvant qu'elles prennent un peu trop de temps. « Macht schon ». Elles ne comptent pas en rester là. La plus jolie des deux, genre Pamela Ewing, lui répète en anglais qu'elle lui donnera son adresse : « Maybe, you'll visit me. South-Dakota, you know » (2).

Mon Grepo qui s'appelle Michael attrape le rouge aux joues. Il les rabouche gentiment. Il se tourne vers un collègue, rouquin, qui le chahute sans tendresse. Il suffit de se souvenir :

au passage des frontières Est-Ouest, à Marienborn ou à Drewitz, jamais ils ne sourient. Ni parlent. Ni fument une cigarette en plaisantant.

Leur joie fait plaisir à voir. On les trouve gentils. Sauf peut-être les journalistes ouest-allemands qui sont sceptiques et les croient tout à fait capables, demain, de reprendre le kalachnikoff.

Si t'avais su Chris...

Michael est est-allemand, berlinois. Il a 21 ans, un profil droit, l'air franc. Il s'est engagé pour trois années dans les troupes de gardes-frontières, la Grenzschutzpolizei. Il regarde bienveillant toutes ces accolades, ce trafic. Il est chargé de faire en sorte que tout se passe bien. Il dirige, il conseille.

Est-il déjà allé à l'Ouest depuis jeudi, 9 novembre ? Non, il faudra encore qu'il attende, lui, pour aller visiter l'Europa-Center, la nouvelle Nationalgalerie, l'église du souvenir de Berlin-Ouest. Les gardes-frontières, même sans arme et sans uniforme, ne peuvent sortir du territoire de l'Est. Pas pour l'instant.

Il rêve de voir Paris. Non par politesse parce que nous sommes français. Mais il a vu la tour Eiffel en photo, un reportage sur l'Arc de triomphe. Oui, il est heureux, très heureux même. Il dit qu'il suffit de regarder les gens. « Depuis 21 ans, j'ai raté quelque chose. J'en suis conscient mais ce n'est pas trop tard ». Il s'arrête après chaque réponse, regarde derrière lui, comme si on l'observait. Il parle

tout de même en pesant ses mots, en éludant certaines questions. Il ne dira pas combien il gagne, comment il vit, s'il a déjà tiré sur un fugitif...

A quelques mètres d'ici, Chris Geoffroy. Sa tombe est derrière le Reichstag, presque à côté de la porte de Brandebourg dont on se demande si oui ou non elle ouvrira. Là encore, un symbole. Chris Geoffroy, un Berlinois abattu de plusieurs balles alors qu'il tentait de gagner l'Ouest. C'était le 6 février 1989. Il avait 20 ans. Une main anonyme a griffonné sur sa croix : victime de la dictature d'Honecker. S'il avait su...

Potsdamerplatz, les grues travaillent toujours en silence, sous l'œil de la foule attentive. Elle guette le morceau de mur qui va tomber. Avec un treuil, un premier pan est dessoudé du sol. Désappointement général : le mur s'est envolé. Il reste quand même le socle que les ouvriers attaquent au marteau-piqueur. Dès que des éclats giclent, la foule débordée des barrières, se rue sur les restes. Vaguement oiseux de proie. Cela amuse le Grepo Michael qui ne bronche toujours pas. De l'autre côté, les policiers ouest-allemands s'agrippent et manœuvrent de faire évacuer la place. « Laissez travailler les ouvriers, laissez travailler les journalistes ». Des sifflets fusent. La grue soulève le deuxième morceau.

14 h 10 et deux mètres de mur viennent de tomber. Sur un des pans déracinés, cette inscription éphémère : « Thomas aus Ost-Berlin - 13 XI 1989 ».

1. Traduction : allez, faites donc !
2. « Tu viendras peut-être me voir ; dans le Dakota du sud, tu sais ».



Des grues travaillent sous les sifflets des badauds ouest-allemands. Un mètre d'histoire va disparaître.



Un coup de tampon et tout est maintenant en règle

Michael s'est engagé pour trois années dans la police des frontières. Il rêve de Paris. Il a retrouvé le sourire.

A deux pas du Reichstag, à quelques mètres du mur et de la porte de Brandeburger, seize croix. Tous ont essayé de passer à l'Ouest. Le dernier en date, Chris Geoffroy, 20 ans, a été abattu le 6 février dernier.

Le passage de la Potsdamerplatz est élargi. Le mètre d'histoire s'est envolé, symbole des symboles.



A toute vapeur, la Trabant file à 100 km/h. Avec son petit moteur bicylindre à plat, deux temps, refroidi par air, alimenté par gravité (pas de pompe à essence) par un mélange huile-essence, la petite voiture à traction avant est-allemande ne roule pas bien vite, dans son panache de fumée bleutée et n'accélère pas bien fort. Son moteur de 594,5 cc ne développe, au mieux de sa forme, que 26 ch à 4 200 t/mn et son couple maxi n'est que de 5,5 mkg à 3 000 t/mn. Par comparaison, notre « 2 CV » avec ses 602 cc, 29 ch et 4 mkg, fait figure de bombe. C'est qu'elle roule, elle, à 115 km/h.

